

**Olga Kulagina**, Moscow State Pedagogical University, Russian Federation

DOI :10.17951/lsml.2021.45.4.25-35

## Image de l'altérité coloniale dans *La Rose de sable* d'Henry de Montherlant

Image of Colonial Otherness in *La Rose de sable* by Henry de Montherlant

### RÉSUMÉ

*La Rose de sable* d'Henry de Montherlant représente une vive critique du colonialisme, notamment à travers l'évolution identitaire et morale du personnage principal, lieutenant français affecté au Maroc. Dans le présent article, je me donne pour but d'analyser les procédés langagiers qui traduisent l'évolution de son attitude de la manière la plus évidente et qui démontrent également la vision de l'altérité par d'autres Français faisant partie de l'entourage du protagoniste. Je commencerai par un aperçu du contexte historique et socioculturel du roman pour passer ensuite à une analyse linguistique et culturelle du texte. Je retracerai également les principales étapes de l'évolution identitaire du héros mais aussi les changements de la vision de l'Autre qui résultent de cette évolution.

Mots-clés : altérité, représentation langagière, évolution identitaire, colonialisme, Henry de Montherlant

### ABSTRACT

Henry de Montherlant's *La Rose de sable* represents a sharp criticism of colonialism, especially through the identity evolution of the main character, a French lieutenant assigned to Morocco. This paper deals with the language processes reflecting the evolution of his attitude and demonstrating the vision of otherness by other French individuals who are part of the protagonist's entourage. I will start with an overview of the historical context of the novel and then move on to an analysis of the text. I will also trace the main stages of the evolution of the hero but also the changes in his vision of the Other.

Keywords: otherness, language representation, identity evolution, colonialism, Henry de Montherlant

### 1. Introduction

D'après Robert B. Johnson, l'oeuvre d'Henry de Montherlant serait inspirée par toute une multitude de mondes méditerranéens, du païen au chrétien, ce qui définit, entre autres, l'énigme de ses écrits (Johnson, 1968, p. 18). Son style, aussi remarquable que la richesse des origines de ses textes, se voit défini par André Blanc comme « hautain et tendre, musclé et souple, moins de taureau que de grand fauve » (Blanc, 1965, p. 7). En effet, *La Rose de sable* de Montherlant, « la seule et unique

---

**Olga Kulagina**, Department of Romance Languages, Moskovskij pedagogicheskij gosudarstvennyj universitet, ul. Malaja Pirogovskaja 1-1, Rossija, Moskva, lynxik@yandex.ru, <https://orcid.org/0000-0002-7382-4751>

réussite romanesque relative au Maroc colonial » (Lahjomri, 1973, p. 289), au point d'être susceptible d'ébranler l'idéologie du colonialisme même, aurait pu faire l'effet d'une bombe si le texte intégral avait été tout de suite publié en entier. Pourtant, le livre a connu plusieurs éditions successives avant d'être définitivement publié en version intégrale en 1968. Il est vrai que Montherlant se refusa net, à l'époque, de se prononcer contre son pays, tout en se rendant parfaitement compte de l'injustice de la politique menée par celle-ci et de sa décadence (Blanc, 1965, pp. 139–141). Sa réticence semble compréhensible, puisque *La Rose de sable*, ce roman inspiré par l'Exposition coloniale de 1931 (cette dernière ayant beaucoup impressionné l'auteur), représente une vive critique de la politique coloniale de la France, notamment à travers l'évolution identitaire et morale du personnage principal, jeune lieutenant français affecté au Maroc pendant la campagne de « pacification » menée par le gouvernement de la République entre 1907 et 1937. Comme le notait Montherlant lui-même dans l'avant-propos du roman, ce personnage « incarnerait la lutte entre le colonialisme le plus traditionnel et l'anticolonialisme » (Montherlant, 1968, pp. VII–VIII). En effet, la situation sur le terrain était plutôt compliquée, notamment en raison des hostilités qui avaient commencé au Maroc en 1912, après l'abdication du sultan Moulay Hafid, celui-ci ayant refusé de favoriser les entreprises françaises dans le pays, et la mise en place du protectorat français (Ayache, 1956, p. 328). Le traité du protectorat prévoyait la prise en charge par la France de tous les domaines de la vie du Maroc, à savoir les finances, la police, l'armée, la santé publique, les relations internationales, et provoqua immédiatement des mutineries dans l'armée du sultan (Soulié, 2010, p. 16). Très vite, ces mutineries se transformèrent en soulèvements populaires qui durèrent jusqu'en 1937. Dans le même temps, la propagande officielle s'efforçait de persuader les Marocains des bienfaits de la colonisation, comme l'essor démographique, l'élévation du niveau de vie, l'amélioration de la santé publique, alors que la réalité n'avait pas grand-chose à voir avec ces déclarations : ainsi, le revenu moyen était-il environ vingt fois plus faible pour un Marocain que pour un Européen, et les hôpitaux manquaient drastiquement d'équipement et de personnel (Ayache, 1956, pp. 286–288, 299). C'est dans ce contexte que se déroule l'action de *La Rose de sable* dont le héros, Lucien Auligny, ne se montre pas d'abord très tolérant vis-à-vis des indigènes (tout comme la plupart des autres soldats français dans son entourage) mais change ensuite d'idées en tombant amoureux d'une jeune Bédouine. C'est sur l'évolution de sa vision de l'altérité<sup>1</sup> coloniale que nous nous pencherons dans la présente étude afin de dégager les principales étapes de cette évolution du héros ainsi que les changements de la vision de l'Autre qui en résultent, et en étudier la représentation langagière.

<sup>1</sup> Dans notre étude, nous entendons l'altérité au sens large du terme tout en nous référant à la définition suivante proposée par Jean-François Rey (2010) : « une qualité ou une essence, l'essence de l'être-autre » (p. 4).

Les thèses principales que nous avancerons et défendrons dans notre article, sont les suivantes :

- 1) dans le roman, l'image de l'altérité vue par le héros est double, évoluant de l'ethnocentrisme à l'acceptation et à la compassion ;
- 2) c'est le contact d'une indigène qui éveille chez le héros la vision critique des choses et lui fait comprendre le dramatisme de la condition des Marocains ;
- 3) en changeant de regard sur l'Autre, le héros va à l'encontre de l'opinion publique adoptée aux colonies en risquant ainsi de devenir lui-même autre par rapport aux siens.

## 2. L'altérité vue à travers l'ethnocentrisme<sup>2</sup> français

C'est le contraste des images respectives des Français et des indigènes (les deux étant vus par un Français) qui est pertinent dans le roman. À l'origine, le lieutenant Auligny, fier de son identité nationale, n'affiche pas beaucoup de sympathie vis-à-vis des Marocains, ainsi que des autres peuples dont il rencontre les natifs. Son attitude relève du chauvinisme ce qui se voit, par exemple, dans l'extrait suivant :

Ces Juifs aux sourires doucereux, avec des barbes « de huit jours », qui rendaient grises leurs faces blêmes, et toujours des chapeaux melons (les seuls de la ville), et toujours des jaquettes noires ocellées de taches, et par là-dessus des noms d'anges : Benoliel, Benamour... ; ces notables marocains, fameux tartufes, portant sous le bras leurs tapis de prière, qu'Auligny appelait leurs *sous-c...*<sup>3</sup>, du nom que lui et ses camarades donnaient jadis aux petits tapis qu'ils emportaient en classe, pour s'asseoir dessus ; ces Anglais précédés de leurs grands mentons et de l'odeur sucrée de leurs cigarettes ; ces gosses arabes costumés en berlingots, leurs jambes grêles toujours cabossées par d'affreux furoncles, et qui, si Auligny faisait le geste de chasser une mouche, accouraient, pensant qu'il les appelait ; ces Espagnols aux yeux de Japonais, aux visages grêlés par la petite vérole, aux casquettes noires et aux doigts velus : tout lui paraissait ridicule (avec cette réserve que les Anglais, qui lui paraissaient ridicules en tant qu'individus, il les respectait en tant que peuple). Chaque passant, aussi, lui semblait porter sur le visage, comme un masque, sa hargne nationale. Il trouvait que les Français étaient les seuls, avec leur air doux et gobeur, oui, *hélas*<sup>4</sup>, les seuls qui montrassent des traits détendus (Montherlant, 1968, pp. 5-6).

Dans l'exemple cité ci-dessus, nous rencontrons une antithèse explicite des Français et des autres peuples présents au Maroc. Ces derniers sont représentés par le biais de plusieurs épithètes à valeur dépréciative, dont « sourires doucereux », « d'affreux furoncles », « ridicule(-s) » (cette dernière se répétant dans la même phrase), ainsi que celles qui désignent des couleurs plutôt déprimantes (« leurs

---

<sup>2</sup> Nous adoptons ici la définition de l'ethnocentrisme donnée par Gilles Ferréol (2010) : « une attitude ou une disposition mentale consistant à se référer à ses règles et à ses normes habituelles pour juger autrui » (p. 129).

<sup>3</sup> Mis en italique par l'auteur.

<sup>4</sup> Mis en italique par l'auteur.

faces blêmes », « grises »). Nous noterons également l'antonimase « fameux tartufes » qui ferait allusion à la dévotion des Marocains qu'Auligny jugerait exagérée voire fausse. Il est aussi à souligner que le héros attribue aux autres peuples des traits de caractère négatifs en ne jugeant que sur les apparences, ce qui se traduit par l'emploi du lexème « hargne » à valeur négative, accompagné de l'épithète « nationale ». Celle-ci nous laisse entendre que le héros tend à généraliser son jugement de manière excessive en l'étendant sur l'ensemble des peuples qu'il rencontre. Dans le même temps, les Français se caractérisent par l'intermédiaire d'une épithète à valeur appréciative (« leur air doux ») qui en côtoie une autre (« gobeur »), cette dernière n'étant pas a priori méliorative mais traduisant, dans ce contexte, un trait de caractère plutôt positif, à savoir l'attitude simple et confiante face aux étrangers qui chercheraient à en abuser. La répétition « les seuls », quelque peu hyperbolisée, met davantage en valeur le caractère unique des Français vus par le héros.

Il est intéressant de noter que d'autres Européens ne sont pas non plus épargnés par Auligny. C'est notamment le cas des Espagnols qu'il traite de la même manière que les Arabes :

En France, Auligny aurait dit « vous » au garçon, mais il disait « tu » à celui-ci parce qu'il était Espagnol, comme il l'eût fait en parlant à un Arabe, parce que, pensait-il, « Bicots et Espagnols, tout ça c'est la même graine » (Montherlant, 1968, p. 7).

Une fois de plus, nous sommes en présence d'une antithèse qui oppose la France (englobant métonymiquement tous ses habitants) et le reste du monde. Le lexème « Bicots » à valeur pejorative met l'accent sur l'attitude dédaigneuse du héros, celle-ci s'étendant aussi sur les Espagnols et étant soulignée par la métaphore « tout ça c'est la même graine » où le pronom démonstratif « ça » produit l'effet de la chosification des autres peuples aux yeux d'Auligny. Cette attitude vivement défavorable se traduit également dans l'exemple ci-dessous : « Auligny se sentait les nerfs râpés par quiconque ne parlait pas français. « Encore des maquereaux, se dit-il avec dégoût. Ah! Vivement le Maroc français! Un pays où les hommes ne s'appellent plus Raphaël! » (Montherlant, 1968, p. 8).

Nous noterons ici, en premier lieu, la métaphore « les nerfs râpés » et l'hyperbole « quiconque ne parlait pas français », les deux rendant l'intensité de l'intolérance d'Auligny. Il est également à souligner que la France vue par Auligny serait aussi intolérante que lui-même, cette idée se voyant confirmer par une antithèse plus ou moins explicite « le Maroc français » – « Raphaël » où le prénom Raphaël (qui est d'origine hébraïque) serait un symbole de l'altérité à bannir.

En général, la (non-)ressemblance du Maroc à la France serait pertinente pour Auligny. C'est dans l'exemple ci-dessous que ce principe est le mieux représenté :

Auligny ne passa que quelques heures à Fez. Le grand éloge qu'il donna à cette ville fut que, avec ses verdure, ses peupliers, ses eaux courantes, « c'était tout à fait la France ». [...] À Tanger déjà, quand il voyait une physionomie d'Arabe un peu fine, il se disait : « Il doit avoir du sang chrétien » (Montherlant, 1968, p. 54).

L'énumération des traits qui ne seraient pas typiques du désert mais qui se rencontrent bien dans des espaces urbanisés, est sur le point de rapprocher, aux yeux du héros, certaines villes marocaines de la France. Nous noterons également la synonymie contextuelle du chrétien et du Français, en nous permettant ce constat vu l'image plutôt négative d'autres Européens vus par Auligny, même si les Espagnols et les Anglais évoqués ci-dessus sont aussi des peuples chrétiens. Le héros serait convaincu de la supériorité de sa nation, cette dernière étant exemplaire à ses yeux. Pourtant, il lui arrive aussi de faire preuve d'un certain criticisme vis-à-vis de ses compatriotes. C'est notamment le cas du directeur de l'agence d'une maison de crédit française :

Ce personnage apparut au lieutenant comme un symbole de la stagnation française, des abandons français, du laisser-aller français, car dans Auligny cohabitait en une union sans nuage ces deux propositions : l'une, qu'en France tout allait à vau-l'eau, et l'autre, que la France était la première nation du monde. « Les visages de mes compatriotes, qui sont les seuls visages débonnaires parmi ces visages de toutes les races qui me passent ici sous les yeux, confirment ce qui est l'évidence pour toute personne de bonne foi : que la France est quasiment la seule nation d'Europe qui n'ait pas d'impérialisme. Et cependant c'est elle qu'on accuse d'être impérialiste, afin de lui faire honte d'elle-même, et qu'elle renonce encore à quelque chose de plus! » Et, devant la méchanceté et l'injustice de l'étranger à l'égard de son pays, le lieutenant Auligny eut un serrement de coeur (Montherlant, 1968, pp. 6-7).

Dans l'extrait cité ci-dessus, nous rencontrons soudainement une énumération des traits assez peu agréables des Français, traduits par des lexèmes à valeur dépréciative (« stagnation », « abandons », « laisser-aller ») et accentués par la répétition de l'épithète « français(-e) ». Pourtant, ces défauts ne semblent se concentrer qu'en une seule personne, la fierté nationale d'Auligny renaissant face à la prétendue injustice des autres nations par rapport à la France qu'elles accuseraient à tort d'être impérialiste. Cette mention de l'impérialisme qui ne serait pas caractéristique de la France à l'époque, aurait la valeur d'un paradoxe en faisant penser à l'ironie du narrateur, vu la guerre coloniale qui est le contexte assez éloquent de cette réflexion patriotique d'Auligny. De nouveau, nous sommes en présence d'une antithèse traduite, d'une part, par l'épithète « débonnaire » qui a une valeur méliorative, et d'autre part, par les lexèmes « la méchanceté et l'injustice » à connotation dépréciative, où la France est, encore une fois, représentée comme une victime de la jalousie et de l'agressivité des autres pays.

D'ailleurs, dans le roman, Auligny n'est pas le seul à adopter une attitude aussi peu tolérante envers l'Autre. Cette idée se voit appuyer dans l'exemple suivant qui caractérise l'état de la coopération scientifique franco-marocaine à l'époque :

Les ouvrages de M. Combet-David écrits en collaboration avec Yahia ont paru d'abord sous leurs deux noms. Dans les réimpressions, le nom de l'académicien figure seul, suivi, en caractères minuscules, de la mention : « en collaboration avec M. Yahia Bendali ». Enfin, sur la couverture de leur dernier ouvrage, *Proverbes des Bédouins du C'hara* (à quoi servirait-il d'être arabisant si on n'écrivait pas *C'hara* pour Sahara, *A'hagggar* pour Hoggar, *Fas<sup>s</sup>* pour Fez, etc.), le nom de Yahia a été purement et simplement supprimé (Montherlant, 1968, p. 102).

Le déroulé de cette histoire d'un chercheur marocain plagié, représente une sorte de gradation où son co-auteur se permet toujours davantage. L'imitation phonétique des noms arabes, de même que la question rhétorique « à quoi servirait-il d'être arabisant... ? » seraient, une fois de plus, des marques d'une certaine ironie du narrateur sur le comportement malhonnête par rapport à une personne qui, a priori, ne pourrait se défendre vu son statut inférieur dans son propre pays.

Pour résumer la vision des indigènes par les personnages français du roman, voici les propos d'un des soldats du garnison d'Auligny : « Tout bien pesé, qu'avons-nous à prendre à l'Islam? Son thé à la menthe, la coutume d'enlever ses chaussures le plus possible, et la licence de roter en public » (Montherlant, 1968, p. 107).

Nous noterons ici une gradation qui, à chaque niveau, acquiert une connotation de plus en plus physiologique, comme pour réduire autant que possible l'importance de la population indigène. Cette idée est aussi traduite par la question « qu'avons-nous à prendre à l'Islam? » qui semble déjà anticiper la réponse.

### 3. Vers la fin de l'intolérance

Le changement d'attitude d'Auligny ne serait causé que par une seule personne, à savoir Rahma, jeune Bédouine qu'il commence à voir juste pour le plaisir du corps. D'abord, l'adolescente ne semble pas vraiment l'impressionner : « Eh bien, ma petite, tu as beau être gentille, si tu faisais l'amour comme ça en France, tu crèverais vite de faim. Pour le coup, en voilà, du *travail arabe* »<sup>6</sup> (Montherlant, 1968, p. 130).

Dans cet exemple, c'est le phraséologisme « travail arabe » (qui se dit normalement « travail d'arabe ») qui serait à noter en raison de sa connotation nationale vivement dépréciative. Il constituerait une sorte de calembour que le héros produit exprès, pour humilier davantage la jeune fille. Pourtant, en découvrant son caractère, il commence à changer d'idées :

<sup>5</sup> Mis en italique par l'auteur.

<sup>6</sup> Mis en italique par l'auteur.

1) Je me demande ce qui se passerait si je n'y mettais que cent sous. C'est à croire qu'elle ne dirait rien. Quel contraste avec ces petites grues françaises, de qui le visage ne devient vraiment joli que dans l'instant où elles reçoivent de l'argent! (Montherlant, 1968, p. 137).

2) Quand elle frappa le lendemain, il crut qu'elle s'était trompée de jour, mais elle venait seulement l'avertir qu'elle ne pouvait venir le jour suivant ; le surlendemain, s'il voulait... Auligny, habitué aux *lapins*<sup>7</sup> des Européennes, fut attendri par ces égards. Et la voix publique était si unanime à dénoncer le manque de ponctualité des Arabes! (Montherlant, 1968, p. 137).

Dans ces deux exemples, nous sommes en présence d'une double antithèse : d'abord, celle de Rahma et des Françaises (et, par extension, des Européennes en général), et ensuite, celle du stéréotype sur le manque de ponctualité des Arabes et de la réalité qui semble entamer la déconstruction de cette idée reçue. Force est de constater que cette fois, c'est la jeune Arabe qui est représentée d'une manière plus positive que les Françaises, ce qui se traduit par le biais du lexème dépréciatif « grues » servant à désigner ces dernières, mais aussi de l'épithète méliorative « attendri » qui rend la réaction du héros au comportement attentionné de Rahma.

C'est ainsi que commence la transformation psychologique et identitaire du lieutenant Auligny. Pour mieux illustrer les changements qu'il vit, nous citerons ci-dessous la description d'un épisode au cours de la phase active des hostilités :

Et soudain, du côté des tirailleurs, une flûte vivante, nombreuse, agile, élève sa modulation dans la nuit. Elle fait songer à une source, avec son clapotement qui va ; il en sort une sensation de fraîcheur ; et Auligny, de nouveau, se souvient de Guiscart<sup>8</sup>, quand il évoquait ces flûtes arabes qui dessinaient leur filigrane ténu au-dessus de l'Alger endormie. Son émotion pour cette race est redoublée, étayée par l'émotion qu'avait Guiscart en parlant d'elle, comme on aime davantage une femme que l'on sait aimée par un autre homme (Montherlant, 1968, p. 303).

Ce qui serait à noter en premier, c'est la personnification de la race tant méprisée jadis par le héros, alors qu'au début de notre analyse, nous en avons constaté, au contraire, la chosification. Cet effet de personnification est dû à la comparaison métaphorique « comme on aime davantage une femme que l'on sait aimée par un autre homme ». Quand à la flûte dont la musique donne ces idées plutôt romanesques à Auligny, elle est également poétisée par le biais des épithètes mélioratives « vivante », « nombreuse », « agile », « ténu », et de la personnification « qui dessinaient leur filigrane ténu ». Cette poétisation représente un contraste de la gradation que nous avons évoquée ci-dessus et qui était censée résumer le rôle (assez prosaïque, d'ailleurs) des indigènes dans l'histoire. Dans cette ambiance, Auligny se met à culpabiliser pour les atrocités du colonialisme que subit le peuple marocain. En voici la preuve : « Une race moribonde, que notre contact achève,

<sup>7</sup> Mis en italique par l'auteur.

<sup>8</sup> Le seul de l'entourage d'Auligny qui se montre assez tolérant vis-à-vis des indigènes.

pleure sans bruit, sans force, et sans toucher nul autre qu'elle-même, sur un roseau qu'on n'entend pas, les malheurs de sa patrie » (Montherlant, 1968, p. 303).

Dans cet exemple, le thème de la mort semble pertinent, notamment de la mort d'un peuple que lui, Auligny, contribue à détruire. Cette idée est appuyée par l'épithète métaphorique « une race moribonde » et par la personnification « que notre contact achève ». D'ailleurs, la personnification se voit amplifier par le verbe « pleurer » employé métaphoriquement et qui sert à rendre la douleur du peuple qui refuse de se soumettre mais dont la résistance est écrasée chaque fois qu'il se soulève. Une autre métaphore, « sans toucher nul autre qu'elle-même », fait allusion à l'intervention des Européens dans la vie du Maroc, l'intervention dont Auligny fait aussi partie.

#### **4. Auligny, étranger parmi les siens?**

C'est exactement son implication dans cette guerre coloniale qui préoccupe le héros tout en lui faisant comprendre que ses relations avec ses camarades voire avec son pays ne seront plus les mêmes :

Mais, soulevé par cette grande lame, il dépasse son éducation, le rôle qu'on lui a confié, son devoir même peut-être : en cet instant, ces hommes<sup>9</sup>, il les préfère à ses compatriotes.

Mouvements redoutables! Il est entré dans le jeu social sous les couleurs d'une équipe ; on savait exactement ce qu'il était, ce qu'on devait attendre de lui. Et ne dirait-on pas qu'au beau milieu de la partie il change de maillot, se met avec l'adversaire! Il a cessé de voir à travers les idées qu'on lui a apprises, les lunettes qu'on lui a données. Maintenant il voit avec ses yeux à lui, et il oblique, prend une autre direction. Où va-t-il? [...] Avec une témérité naïve, il lui semble qu'il devance ses camarades, ses chefs, voit des choses qui leur sont cachées, et met la main, en jeune conquérant, sur une vérité plus vraie que la leur (Montherlant, 1968, p. 304).

L'exemple cité ci-dessus démontre bien l'état d'esprit d'Auligny qui semble partagé entre son devoir d'État et sa vision personnelle des choses. Ce dédoublement est traduit par le biais des métaphores « Il est entré dans le jeu social sous les couleurs d'une équipe », « au beau milieu de la partie il change de maillot », « les lunettes qu'on lui a données », « il voit avec ses yeux à lui, et il oblique, prend une autre direction », « il devance ses camarades », ainsi que du pléonasme « une vérité plus vraie que la leur ». C'est le thème de la vision qui est pertinent dans ce fragment, en évoquant le point de vue imposé par la société et le changement qui se produit en Auligny. Toutefois, c'est le verbe « obliquer » pris au sens figuré qui est particulièrement à noter, puisqu'il désigne normalement un détour du chemin à suivre : ainsi, aux yeux de la société française, Auligny aurait-il tort de se mettre à voir les choses d'une autre manière. Dans le même temps, la comparaison du héros à un conquérant dénote son altérité par rapport aux peuples

<sup>9</sup> Les Marocains.



indigènes : à leurs yeux, il ferait toujours partie des étrangers venus envahir le pays et qui seraient à combattre.

Ces hésitations d'Auligny semblent bien fondées, vu l'attitude adoptée aux colonies à ce propos :

De quel ton, si vous parlez moralité, on vous répondra « sensiblerie » ! Avec quels ricanements on prononce les mots de « philanthropes » ou d'« idéalistes » ! Mais ce n'est pas assez, vous n'êtes pas qu'un serin, vous êtes un mauvais Français : aux colonies, quelqu'un qui veut la justice est un délinquant (Montherlant, 1968, p. 390).

Dans le fragment cité ci-dessus, nous sommes en présence d'une antithèse constituée, d'un côté, de lexèmes mélioratifs (à savoir, « philanthropes » et « idéalistes »), et de l'autre côté, d'une gradation ascendante « un serin » – « un mauvais Français » – « un délinquant ». Cette antithèse sert à traduire, et ceci de manière assez éloquente, les valeurs des Européens aux colonies, vues par le narrateur et, en conséquence, par le héros.

Pourtant, tout en risquant de se heurter à une incompréhension, Auligny se décide à partager ses nouvelles idées avec son capitaine :

– Chez nous, dit-il d'une voix tremblante, à la Fête-Dieu, dans les villages, les paysans recouvrent d'étoffes, pour les cacher, les tas de fumier qui bordent leurs maisons, avant que la procession ne passe. Eh bien! ici, ce qu'on voit, il me semble que c'est du fumier, avec le drapeau qui le recouvre. Et moi je ne voudrais pas que le drapeau soit sale (Montherlant, 1968, pp. 434–435).

Dans cet exemple, la comparaison du colonialisme au fumier traduit explicitement la nouvelle vision des choses adoptée par le héros, alors que l'image métaphorique du drapeau sert à caractériser la politique de la France à l'égard du Maroc. Pourtant, le capitaine ne semble pas compréhensif devant ces comparaisons imagées : « Vous êtes fou, *Monsieur*<sup>10</sup> ; je veux croire que le soleil vous a tapé sur la tête. Ce que vous m'avez dit est indigne. Vous êtes libre de penser que la place du drapeau est dans le fumier, mais alors il faut quitter l'armée » (Montherlant, 1968, p. 435).

Dans le fragment cité nous voyons le capitaine dénaturer les propos d'Auligny en lui attribuant l'idée que « la place du drapeau est dans le fumier ». Pourtant, cette formule contredit les paroles d'Auligny qui énonce « je ne voudrais pas que le drapeau soit sale ». Il s'agit ainsi d'une antithèse des vrais propos du héros et de leur interprétation par son supérieur qui réagit en tant que représentant de l'État. Dans le même temps, en appelant Auligny « Monsieur » (mis en italique dans le texte), le capitaine chercherait à souligner l'altérité de son subalterne par rapport à l'armée de la République en le traitant en civil. C'est ainsi que le héros, après

<sup>10</sup> Mis en italique par l'auteur.

avoir méprisé toute altérité nationale et s'en être repenti, se voit devenir autre voire étranger parmi ses compatriotes.

### Conclusion

En dressant le bilan, nous croyons juste de noter que la représentation de l'altérité coloniale dans *La Rose de sable* peut être caractérisée comme double. D'abord, la vision de l'Autre qu'adopte Lucien Auligny, le personnage central, est manifestement négative et relève de son ethnocentrisme. Celui-ci se traduit notamment par des antithèses qui opposent les Français (ceux-ci étant caractérisés majoritairement par le biais des épithètes à valeur méliorative, qu'elle leur soit inhérente ou qu'elle soit contextuelle) et les autres peuples, indigènes aussi bien qu'européens, qui se voient chosifier dans l'esprit du héros (cette chosification étant rendue par le pronom démonstratif neutre « ça »). L'attitude d'Auligny est partagée par la plupart des autres soldats français qui semblent chercher, eux aussi, à humilier les indigènes en réduisant leur rôle dans l'histoire à des aspects plutôt physiologiques. À ce stade, la représentation des autres nations est marquée par de nombreux lexèmes péjoratifs, que nous rencontrons, d'ailleurs, dans celle de la France vue par Auligny, mais on dirait que tous les défauts des Français sont concentrés, à ses yeux, en une seule personne, et donc ne paraissent pas graves. Nous rencontrons aussi des cas de l'ironie implicite du narrateur qui laisse voir ainsi son attitude critique à l'égard du colonialisme.

C'est à une jeune Bédouine prénommée Rahma que le héros doit sa transformation intérieure. Même si d'abord, il cherche à l'humilier, il commence ensuite à la comparer à des Françaises, et ceci en faveur de Rahma, ses compatriotes étant « gratifiées » d'un lexème familier « grues » à valeur manifestement péjorative. Son amour pour Rahma l'amène à changer de regard vis-à-vis de tous les indigènes : il finit par se rendre compte qu'il contribue à détruire leur pays et par comprendre leur douleur face à l'intervention européenne dans leur vie. S'il avait tendance à les chosifier au début du roman, vers la fin, nous voyons une idée contraire : la race qu'il avait tant méprisée, est maintenant personnifiée à ses yeux.

Toutefois, Auligny se rend bien compte que ses nouvelles idées risquent de rencontrer une incompréhension dans son entourage. Il réalise de plus en plus sa propre altérité par rapport à l'opinion publique dont il se croit quand même supérieur grâce à sa nouvelle vision des choses. Ses anciennes idées sont comparées à des lunettes qu'on lui aurait données et qu'il abandonne pour voir avec ses propres yeux : cette métaphore visuelle se révèle pertinente pour décrire le changement qui se produit en Auligny. En effet, sa nouvelle philosophie ne semble pas comprise par son supérieur qui le traite en étranger en l'appelant « Monsieur » et non par son grade, comme pour montrer l'incompatibilité de cette nouvelle tolérance du héros avec le service militaire. C'est ainsi qu'Auligny semble devenir lui-même autre parmi les siens.

## References

- Ayache, A. (1956). *Bilan d'une colonisation*. Paris: Éditions Sociales.
- Blanc, A. (1965). *Montherlant : un pessimisme heureux*. Paris: Editions du Centurion.
- Ferréol, G. (2010). Ethnocentrisme. *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles* (pp. 128–129). Paris: Armand Colin.
- Johnson, R. (1968). *Henry de Montherlant*. New York: Twayne Publishers, Inc.
- Lahjomri, A. (1973). *L'image du Maroc dans la littérature française*. Alger: S.N.E.D.
- Montherlant, H. de. (1968). *La Rose de sable*. Paris: Gallimard.
- Rey, J.-F. (2010). Altérité. *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles* (pp. 4–7). Paris: Armand Colin.
- Soulié, P. (2010). 1901–1935 : la Légion étrangère au Maroc. *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 1(237), 7–24.